
Vanasay Khamphommala

Orphée aphone

Vénus et Adonis

Métamorphoses



éditions
THÉÂTRALES

■ Théâtre Olympia - Centre dramatique national de Tours ■

Orphée aphone

Vénus et Adonis

Métamorphoses

Vanasay Khamphommala

Orphée aphone

Vénus et Adonis

Métamorphoses

éditions
THEATRALES

▮ *Théâtre Olympia - Centre dramatique national de Tours* ▮

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.



Volume publié avec le soutien du Théâtre Olympia - Centre dramatique national de Tours.

© 2018, éditions Théâtrales,
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-782-1 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Marie Pétry.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique partielle ou complète des textes de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Orphée aphone

Personnages

ORPHÉE / EURYDICE

DES SPECTRES

La scène est en enfer.

I. Orphée

Ouverture.

(Un jeune homme, habillé de blanc, s'avance avec une infinie lenteur. Il tient à la main une marguerite à laquelle ne sont plus attachés que quelques pétales. Il en arrache un et le sème derrière lui.)

ORPHÉE

Alors voilà l'Enfer ! Ce lieu obscur et froid
Où ne vibre aucun son, ne sonne aucune voix !
Me voici parvenu dans ces sombres ténèbres
Où je m'efforce en vain, par mes accents funèbres,
De rompre le silence, et d'échauffer un cœur
Affligé par la peine et transi de terreur.

Mais il me semble voir, tapie au fond des limbes,
Une triste assemblée, auréolée de nimbes,
Qui me prête l'oreille, m'entend et me voit,
Et pour qui je me dois de donner de la voix.
Oui, je crois reconnaître, assoupies là dans l'ombre,
Les âmes des défunts, qui dans ce séjour sombre,
S'atroupant à ma plainte et mes accents touchants,
Se laisseront peut-être attendrir à mon chant.
J'aperçois parmi eux, installé sur son trône,
L'austère dieu des morts, Tuton, que nulle aumône
Jamais ne put fléchir à laisser un mortel
Traverser l'Achéron pour contempler le ciel.
Je vois à ses côtés la noble Zezerpine,
Son épouse adorée, que sa beauté divine
Contraint à enlever, dans ses violents transports,
Pour régner avec lui sur l'empire des morts.
Je vois encor Zizif, Zizion et Tatala,
Et tant d'autres encor, dont la flamme vitale
A cessé de brûler, consumée du désir
Qui la fit flamboyer, vaciller et mourir.
Pourtant je ne vois point, parmi tous ces visages,

Celle qui m'a conduit à ces tristes rivages :
Une seule est absente et je recherche en vain
À reconnaître ici son visage divin.
Prêtez, prêtez l'oreille, ô vous, ombres errantes,
Sombres divinités, et vous, âmes souffrantes,
À ma voix et mes larmes, mes cris et mes pleurs,
Lamentables échos de mes grandes douleurs.
Oh laisse-toi toucher, tribunal infernal,
Au récit rapiécé de mon destin fatal,
Car tu vois devant toi, accablé par la peine,
Le plus triste témoin de la détresse humaine.

Qui suis-je ? Mais vraiment, il faut que cette voix
Que vous connaissez tous, entendue tant de fois,
Se soit bien transformée, et ne soit plus que l'ombre
De celle de jadis, lorsque assemblés en nombre,
Vous veniez l'écouter, par les bois, les forêts,
Envahis de mégots, de myrrhe et de cyprès.
Appelés par mon chant, vous veniez en cachette,
Animés d'une ardeur, d'une fièvre secrète,
Car on vous avait dit, tout bas, à mots couverts,
Que rien n'était semblable à l'un de mes concerts.
Vous me cherchiez partout, vous tendiez votre oreille,
Et, sans jamais m'entendre, entendiez des merveilles :
Vous vous imaginiez, à défaut de l'ouïr,
Une voix dont le son pouvait faire jouir.
Vous colportiez ces bruits : « Hier, j'ai vu Orphée,
Je n'en ai pas dormi, j'en suis ébouriffée ! »
 Craignant qu'on vous démente, vous renchérissez,
Amoureux d'un mirage que vous chérissiez :
« Son chant peut assagir les plus sauvages bêtes :
Les toutous à ses pieds viennent poser leur tête,
Les pioupious interdits cessent de roucouler,
Et même les vécés arrêtent de couler ! »
Quant à moi, je goûtais la joie la plus parfaite,
Je jouissais de la vie, sans rien qui m'inquiète :
Rien n'était insensible à mon chant mélodieux,

Et ceux qui m'entendaient croyaient entendre un dieu.
 Mais mon chant s'est tari et fait place au silence
 Qu'impose aux malheureux un excès de souffrance :
 Les ailes de l'orgueil m'avaient poussé trop loin,
 Elles se sont brûlées, et malgré tous mes soins,
 Je suis précipité jusqu'au fond de l'abîme
 Pour avoir trop voulu me hisser à la cime.
 Oui, dieux, je suis puni de ma témérité,
 Et trop sévèrement, j'apprends l'humilité.

Pourtant, privé de voix, je me risque en ce monde
 Où loin de la lumière, les morts se morfondent,
 Et bravant mon effroi, je m'avance ici-bas
 Pour réclamer une âme aux ombres du trépas.
 Car si je viens à vous, ô funestes visages,
 Si j'ai franchi pour vous les ténébreux rivages,
 C'est afin de reprendre un être qui m'est cher,
 Arraché avant l'heure aux lumières de l'air.
 Eurydice — à ce nom, ma voix tremble et défaille,
 Eurydice m'était promise en fiançailles,
 Mais alors que j'allais la chercher à l'autel,
 Elle fut attaquée par un serpent mortel.
 Ah ! stupide serpent, jaloux de sa jeunesse,
 Tu voulais l'embrasser, et pour toute tendresse,
 Tu lui mordis la fesse ! Ah ! Grand mal t'en a pris :
 D'un coup de mon talon, tu as rendu l'esprit.
 Mais le mal était fait, et ma belle Dydice,
 À peine entre mes bras, entrain dans son supplice :
 Ronron me l'arrachait, et la mettait à bord
 De sa sinistre barque où seuls montent les morts.
 J'eus tout juste le temps de voler à sa tresse
 Cette petite fleur, confort de ma détresse.
 Elle est de mon amour l'unique souvenir,
 Ce qu'elle m'a laissé avant que de partir.
 Mais comme sa maîtresse, elle s'est tôt fanée :
 Les pluies et les bourrasques, contre elle acharnées,
 Ont flétri sa beauté. Quitte à la voir ployer,

Je décidai du moins de la bien employer :
J'ai semé sur ma route un chemin de pétales
Afin de retrouver l'issue de ce dédale.

Mais avant de sortir, je viens et vous implore
De redonner le souffle à celle que j'adore :
On me dit qu'autrefois, un autre, comme moi,
Parvint à vous toucher, grâce à sa seule voix,
À tel point que Tuton consentit à lui rendre
L'objet de son amour, en lui laissant entendre
Qu'il la lui reprendrait, s'il ne résistait pas
À regarder la nymphe qui suivait ses pas :
Il manqua de patience et tomba dans un piège
Que je saurai déjouer, moi qui suis fin stratège.
C'est fort de cet espoir que je viens vous trouver,
Et pour vous émouvoir, voilà : je vais chanter.

(Il essaie de chanter.)

*Je ne viens point ici, monarque des Enfers,
Pour faire aucune violence
Aux lieux soumis à ta puissance,
Ni poussé du désir d'apprendre à l'univers
Qu'Orphée a mis Cerbère aux fers.*

*Ah! laisse-toi toucher à ma douleur extrême
Rends-moi, dieu des Enfers, cette rare beauté!
Le jour m'est odieux sans la nymphe que j'aime :
Redonne-lui la vie ou m'ôte la clarté ¹.*

Voilà. J'en ai fini.

(Rien ne se passe.)

Comment ? Rien ne se passe ?
Pourquoi ? Dites-moi, dieux : que faut-il que je fasse ?
QUOI ? Que je chante mieux ? Mais non, je ne peux plus !

1. Les extraits musicaux au fil de la pièce renvoient, dans l'ordre, aux œuvres suivantes : Marc-Antoine Charpentier, *La Descente d'Orphée aux Enfers*, Louis-Nicolas Clérambault, *Orphée*, et Henry Purcell, *Dido and Æneas*.

Vénus et Adonis

Personnages

UN MYTHOMANE

VÉNUS

ADONIS

CUPIDON

UN SANGLIER

(ÉCHO)

La scène est dans une clairière.

Il y a un ruisseau, de l'écho et des animaux, dont un chien.

I. Prologue

(Un sanglier passe.)

LE MYTHOMANE *(ceignant sa tête d'une couronne de lauriers)*

«*In nova fert animus mutatas dicere formas corpora ; Di ! coeptis adspirate meis primaque ab origine mundi ad mea perpetuum deducite tempora carmen !*» – «Je chante les corps transformés en des formes nouvelles. Dieux ! Puisse votre souffle se joindre à ma parole, et conduire ce poème éternel depuis la première origine du monde jusqu'à ce jour¹.»

(Au fur et à mesure que le Mythomane décrit l'espace, il se matérialise sur scène.)

Nous sommes au cœur d'une forêt, loin du temps, loin du monde. Au milieu des arbres touffus, où les animaux sans nombre se cachent de la lumière du soleil, il y a une petite clairière, toute ronde – un théâtre de verdure. C'est ici, dit-on, qu'un poète à la voix miraculeuse se retirait autrefois pour charmer de son chant mélodieux les bêtes alentours. Le loup cessait de chasser la biche, le lapin la lapine, et tous se rassemblaient autour de lui pour l'écouter – tous, sauf le sanglier, qui n'entend pas la musique.

À travers une trouée dans le feuillage brille un rayon de soleil, qui semble tout figer dans sa lumière dorée : le temps s'arrête et fait place à un printemps éternel.

(Un projecteur s'allume, puis s'éteint, manifestement en raison d'un problème électrique, que le Mythomane signale discrètement à la régie.)

Il fait si bon, il fait si doux, que l'on peut se promener tout nu, sans craindre de prendre froid. Le mol gazon moussu forme une couche si accueillante que ceux qui le voient sont pris d'une irrésistible envie d'enlever leurs vêtements pour y faire des galipettes.

La nature pourvoit ici à tous les besoins. A-t-on faim, a-t-on soif ? Il suffit de se rapprocher du ruisseau qui arrose la clairière pour y rincer les fruits de sa cueillette, ou pour s'y désaltérer. Son eau claire, plus claire encore

1. D'après Ovide, *Les Métamorphoses*, I, v. 1-4. Traduction libre de l'auteur.

que celle du Léthé, le fleuve des Enfers dont... (*un trou de mémoire*) Son eau claire, donc, offre à celui qui s'y penche le plus fidèle miroir. On raconte qu'autrefois, un homme s'était penché au-dessus de l'eau, et qu'en voyant son reflet, il s'était trouvé si beau qu'il était tombé amoureux de lui-même. Comme il était obsédé par la contemplation de sa propre image, il ne remarqua jamais la jeune femme, qui, à côté de lui, répétait en vain les cris d'amour qu'il poussait pour lui-même. Désespérée, elle se laissa dessécher et dépérir – mais son fantôme, dit-on, hante toujours ce lieu. On l'entend encore parfois, en tendant l'oreille, répéter les paroles des amoureux qui se donnent ici rendez-vous...

(Il tend l'oreille, puis se rapproche du tableau Vénus et Adonis, de Cornelis van Haarlem, qui se trouve en fond de scène.)

C'est dans cette clairière que se retrouvent Vénus et Adonis.

(Pendant un instant, il semble avoir du mal à distinguer Vénus d'Adonis sur le tableau.)

Vénus est la déesse de l'amour, dont la beauté n'a d'égale que la puissance. Croiser son regard, c'est succomber au charme de sa peau plus blanche que le lait, dont s'exhalent mille parfums exquis. Elle a mis en ce jour ses plus belles parures : perles de verre qui ruissellent sur sa gorge, bracelets d'or qui tintent à ses poignets. Dans sa hâte à retrouver son amant, à peine a-t-elle pris le temps de se couvrir négligemment d'une nuisette qui déjà découvre son sein frémissant. (*au public*) Vous voyez? (*un temps*) Vous verrez.

Adonis, lui, est un simple mortel, dont la puissance n'a d'égale que la beauté. À peine sorti de l'adolescence, son corps manifeste déjà une aptitude extraordinaire aux activités les plus diverses. Mais de toutes, c'est à la chasse qu'il s'adonne avec le plus de passion : notez le lévrier qui, déjà, lui presse nonchalamment la cuisse... (*un regard sur un chien, qui traîne sur le plateau*) Et pourtant, c'est une autre proie qui l'attire aujourd'hui en ce lieu.

Réunis dans cette clairière, Vénus et Adonis vont s'embrasser pour la première fois. Le jeune homme lève timidement vers la déesse son menton juvénile. Elle, les doigts tremblants, entoure de ses bras le torse tant désiré de son amant, comme le lierre s'enroule au chêne. Toute leur peau frémit, à mesure que leurs lèvres se rapprochent. Le chien lui-même...

(Une sonnerie de téléphone. {En prenant sur lui, il demande aux spectateurs de bien veiller à éteindre leurs téléphones portables²}.)

Toute leur peau frémit, donc, à mesure que leurs lèvres vermeilles s'entrouvrent et se rapprochent, tels quatre pétales de roses prêtes à éclore. La nature tout entière se met à l'unisson de cet élan qui les pousse l'un vers l'autre : les arbres au feuillage exubérant, les fruits gorgés de suc qui...

(Seconde sonnerie de téléphone. {Il s'emporte violemment contre les spectateurs qui n'ont (toujours) pas éteint leur téléphone.})

Toute leur peau frémit, donc, à mesure que leurs lèvres se rapprochent. Leurs corps sont tendus dans la promesse d'une étreinte, dessinant un subtil entrelacs de courbes qui s'appellent et se répondent. Déjà l'espace entre eux se resserre sous la pression d'un désir qui les déborde, et leurs yeux, miroirs de leur âme, se plongent avec volupté dans...

(Troisième sonnerie de téléphone. {Le Mythomane, désespéré de ces interruptions successives, est sur le point de craquer, lorsqu'il se rend compte que c'est son propre téléphone qui sonne, dans la poche de sa veste. On a changé sa sonnerie. Confus, il saisit son portable et prend l'appel, tout en s'excusant.})

2. Les séquences entre accolades indiquent des passages improvisés.

II. Coup de fil

(Pendant toute la conversation téléphonique, les régisseurs essaient discrètement de régler le problème électrique.)

{Le Mythomane prend timidement l'appel. Au bout du téléphone, son interlocutrice (voix de Vénus), dans sa baignoire, cherche à le persuader de l'y rejoindre. Le Mythomane, émoustillé par ses propos, essaie de faire patienter les spectateurs pour pouvoir grappiller quelques détails supplémentaires. Il les invite à regarder le tableau en fond de scène. L'interlocutrice précise qu'elle a mis de la musique de Claude François pour l'ambiance.}

Un sanglier passe.

{À l'évocation de Claude François, l'interlocutrice est soudain prise d'une terrible émotion, en repensant à son destin tragique. Un pressentiment lui fait redouter que le Mythomane ne connaisse comme lui une mort prématurée. En dépit de ses efforts, il ne parvient pas à la rassurer. Elle lui fait promettre de ne pas s'approcher de l'eau avec un appareil électrique.}

VOIX DE VÉNUS

Juré ?

LE MYTHOMANE

Juré.

VOIX DE VÉNUS

Juré craché ?

LE MYTHOMANE

Juré craché. *(Il se crache dans la main.)*

(Un régisseur donne au Mythomane un câble électrique et lui demande de le faire passer de l'autre côté de la scène. Il acquiesce distraitement, absorbé comme il l'est par sa conversation téléphonique.)

VOIX DE VÉNUS (soulagée)

C'est bien... Et si tu es bien sage, je te montrerai ma nouvelle nuisette...

{Soudain, au bout du téléphone, la femme crie : elle vient de surprendre un homme qui l'épie dans son bain. Elle se lance à sa poursuite en l'insultant}

Vanasay Khamphommala

Orphée aphone

Vénus et Adonis

Métamorphoses

Variations sur deux mythes des *Métamorphoses* d'Ovide, les deux textes réunis dans ce recueil mêlent peinture, musique, poésie et esthétiques multiples.

Dans *Orphée aphone*, le poète Orphée descend aux Enfers pour y chercher son amour Eurydice. Mais, brisé de douleur, il a perdu sa voix légendaire. Sans elle, comment attendre les divinités infernales ? L'auteur évoque la perte et le deuil au cœur d'un dialogue où les formes baroques et contemporaines se heurtent et s'embrassent.

Dans *Vénus et Adonis*, la déesse Vénus interdit à son amant Adonis d'aller à la chasse. Mais il lui désobéit et se fait tuer par un sanglier. Dans cette pièce légère et réjouissante, des références aussi diverses que la peinture, Shakespeare et la chanson de variété résonnent librement ensemble.

Entre humour et lyrisme, ces deux textes convoquent les sources classiques pour mieux s'en détacher et explorent toutes les possibilités de mythes dont la puissance s'éprouve jusque dans le détournement. Deux partitions matériaux pour un/deux et cinq acteur.rice.s, qui laissent la part belle à la liberté d'interprétation.

ISBN : 978-2-84260-782-1 | 10 €



www.editionstheatrales.fr